

DU CHARME DES ROMANCES ROMANTIQUES À L'IRONIE D'UNE DANSE MACABRE.



"Bénissez-les, SEIGNEUR, Bénissez ce concert et ceux qui l'ont préparé".

Permettez-nous de recourir à cette paraphrase du "BENEDICITE", pour constater, venant de l'Association des "CONCERTS CLASSIQUES" spinaliens, un heureux retour à son orthodoxie naturelle : la musique de chambre. Qui mieux est : retour à la faveur d'un répertoire précisément bien choisi et magnifiquement mis en valeur par un jeune duo plein d'avenir : le pianiste David BISMUTH et la violoniste Geneviève LAURENCEAU.

Tout d'abord : plaisir de la découverte de deux compositrices, si longtemps et si injustement écartées de leur environnement sociétal, oubliées aussi de la mémoire académique ou des musicologues indifférents. Deux femmes éloignées de tout verbiage émotionnel, mais souverainement féminines, sans revendiquer un quelconque soupçon de féminisme combattif. Ainsi en est-il allé du talent d'une Clara SCHUMANN, à peine épanouie à l'ombre d'un grand homme. Ainsi en avait décidé un cruel destin fauchant, à vingt-cinq ans, la fleur de la jeunesse d'une LILI BOULANGER, première femme à avoir décroché un Prix de ROME, face à deux honorables barbons, mis également au programme : Antonin DVORAK et Camille SAINT-SAËNS.

Ensuite, un réel bonheur d'écouter et de voir à l'oeuvre un couple d'interprètes au mieux de leurs jeunes talents que ne rebute aucune fréquentation stylistique. Que ce soit les courtes et charmantes romances romantiques de Clara SCHUMANN, qui aura supporté, avec courage et sérénité les douleurs et les aléas d'une vie conjugale mouvementée. Ses trois romances, si voisines de l'esthétique d'une Fanny MENDELSSOHN, ont servi de portique délicat à cette soirée où la mélodie régnait en maîtresse. Peut-on parler d'heureuse rencontre, avec la surprenante composition de LILI BOULANGER, ce très impressionniste "NOCTURNE ET CORTÈGE", pas si éloigné des pastels post-romantiques.

Suivaient les très sérieux "MESSIES" que sont encore, à nos yeux et à nos oreilles, DVORAK et SAINT-SAËNS. Il sont été jeunes et engagés dans des combats aussi esthétiques que nationalistes. Tous deux se sont révélés surprenants, sous les doigts et les doigtés des deux jeunes servants. DVORAK, dans quatre pièces romantiques mais très, très tchèques, tchèques, dans leurs arrangements rythmiques d'allegros passionnati. Ces pages dansantes, de la main même de DVORAK, sont de petits chefs-d'oeuvre qui ont été dynamisés par la fougue des deux interprètes.

Le cas de SAINT-SAËNS nous a paru plus surprenant. Certes, il eu la chance de couvrir une très longue vie, en dédaignant les oripeaux des uns et en se parant des modes luxuriantes des autres. On comprend mieux pourquoi, saisi par on ne sait quelle démoniaque inspiration, il a noirci de fiel et d'ironie la mise en onde de cette fresque grinçante qu'est sa "DANSE MACABRE". La version originale, a fourni l'occasion d'extérioriser la virtuosité de David BISMUTH et de Geneviève LAURENCEAU. Un piano très musclé, très présent, très concertant. Un violon à l'éclatante sonorité, étonnant dans les graves où il revêt les noirs accents d'un alto.

Aucun auditeur attentif ne s'est mépris sur la qualité des deux exécutants qui ont offert une parfaite démonstration de concordance dans la traduction d'une composition aussi

inattendue que la sonate en ré mineur de SAINT-SAËNS, où la violoniste s'est admirablement tirée des embuches du délirant "mouvement perpétuel" virtuosique lui aussi, en diable !

En conclusion : un parfait concert, ô combien classique, mais où le talent était au rendez-vous. En guise d'au revoir, le sympathique duo a laissé à Edward ELGAR, le soin de signer un "Salut d'amour" où, là encore, le violon a su se montrer très expressif, sans pathos superflu.

P.J.